

péennes avaient méconnu et froissé profondément ce sentiment commun à tous les Chinois ; comment elles se jaloussaient entre elles et contrecarraient leurs desseins respectifs au point que les Jaunes purent douter que les Blancs sussent jamais s'unir contre eux ; on sait quels faibles effectifs militaires les Européens ont toujours laissés à la garde de leurs possessions asiatiques. D'autre part, le peuple chinois est le moins informé, parmi tous les peuples du monde, de ce qui se passe hors de ses frontières ; il ignore absolument l'Europe, ses armées, ses moyens de guerre. Blessés, battus, froissés continuellement — comme nous le verrons — par les moindres actes des résidents européens, ce demi-milliard d'êtres humains qu'on venait ainsi molester chez eux, au nom d'une civilisation supérieure dont ils ne veulent pas, devait infailliblement se révolter contre de telles obsessions, au jour où la patience chinoise aurait été poussée à bout par quelque imprudence trop forte ou quelque trop violente conquête.

Ce jour est venu. La révolte a éclaté, terrible, dans le nord-est seulement. Nous allons rapidement l'étudier dans ses causes secondes, ses phases tragiques, et dire si elle a des chances de s'étendre à la race tout entière et de triompher, par le nombre, de la science et des engins militaires des envahisseurs coalisés.

Cette étude demanderait un volume. Ce n'est ni le lieu ni le cas de le faire. Je la présenterai donc très simplement.

La cause primordiale est — sans nul doute —